

# PELERINAGE AUX RUINES.

*JOURNAL D'UN TEMOIN.*

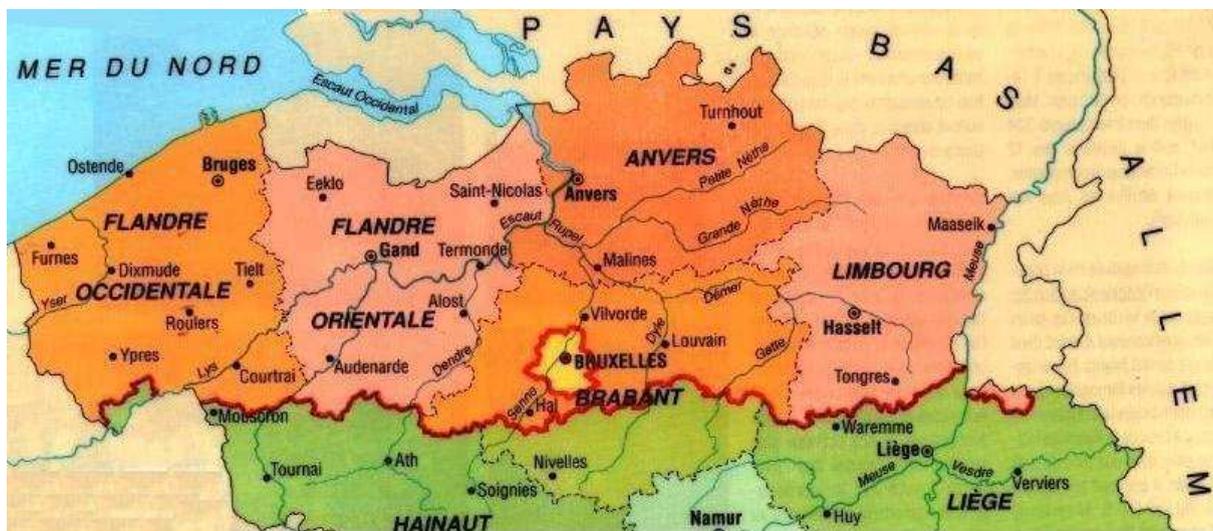
## LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES.

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

**Bruxelles, octobre 1914.**

*Gegen Belgien mit Wut  
Gegen Frankreich mit Mut.  
(Contre les Belges avec fureur  
Contre les Français avec valeur.)*

Quelques jours après la prise d'Anvers, un ami, qu'il serait indiscret d'identifier pour le moment, a obtenu une permission de l'autorité allemande, pour parcourir en automobile (**N.d.T.**) la région comprise entre Bruxelles, Anvers et Louvain, accompagné de plusieurs personnes, avec possibilité de s'arrêter où il voulait. J'allais, par chance, être l'un des passagers et je dis « *par chance* », même si j'allais visiter le théâtre d'une immense catastrophe,



parce qu'il m'avait été impossible d'accomplir jusqu'alors, dans toute son étendue, ma mission journalistique et mon vieux sang de reporter bouillait dans mes veines, comme à l'époque de ma jeunesse (**N.d.T.** : né en 1867, il a 47 ans).

Nous avons quitté Bruxelles très tôt le matin, alors que la ville, condamnée à l'inaction, dormait ou semblait encore dormir, avec ses rues désertes et ses portes fermées ; l'automobile parcourait donc facilement, comme sur une route, le centre lui-même qui, jusqu'à récemment, était en proie à une animation presque fébrile aux heures matinales,

en raison des marchés et de l'affluence provinciale.

Mais nous n'avions pas encore quitté la ville que les sentinelles allemandes, postées sur les grandes artères, nous avaient arrêtés à plusieurs reprises pour examiner nos papiers avec une minutiosité scrupuleuse, tandis que leurs yeux soupçonneux nous scrutaient comme s'ils voulaient nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme. Quand mon fils aîné (**N.d.T.** : Roberto), qui occupait le siège du conducteur pour présenter les passeports, leur parlait en allemand, ils s'adoucissaient aussitôt, car les envahisseurs considèrent que la connaissance de leur langue est une preuve de sympathie, si pas de connivence.

Nous traversons Schaarbeek, qui n'a pas du tout souffert ; Lembeek, pas davantage ; Vilvorde, dont quelques-unes des maisons présentent de larges blessures engendrées par les canons et dans les rues de laquelle on voit des traces, à moitié effacées, des tranchées où l'on avait combattu des semaines plus tôt.



Eppegem (**N.d.T.**) a été la première agglomération détruite que nous avons rencontrée sur notre chemin. Les maisons étaient encore debout mais la majorité d'entre elles n'avaient plus de toits, d'énormes brèches dans les murs, les portes forcées, les fenêtres brisées, les vitres en

mille morceaux, les meubles disloqués et amoncelés à l'intérieur, elles étaient ouvertes à tous vents. Certaines avaient brûlé de la cave au grenier et elles ne s'effondraient pas par je ne sais quel miracle d'équilibre de leurs murs noircis et calcinés. On n'y voyait pas un chat. On n'entendait pas le moindre bruit. C'était la solitude d'une ruine antique, sans beauté, et notre cœur a commencé à se serrer devant ce premier tableau de la guerre moderne.

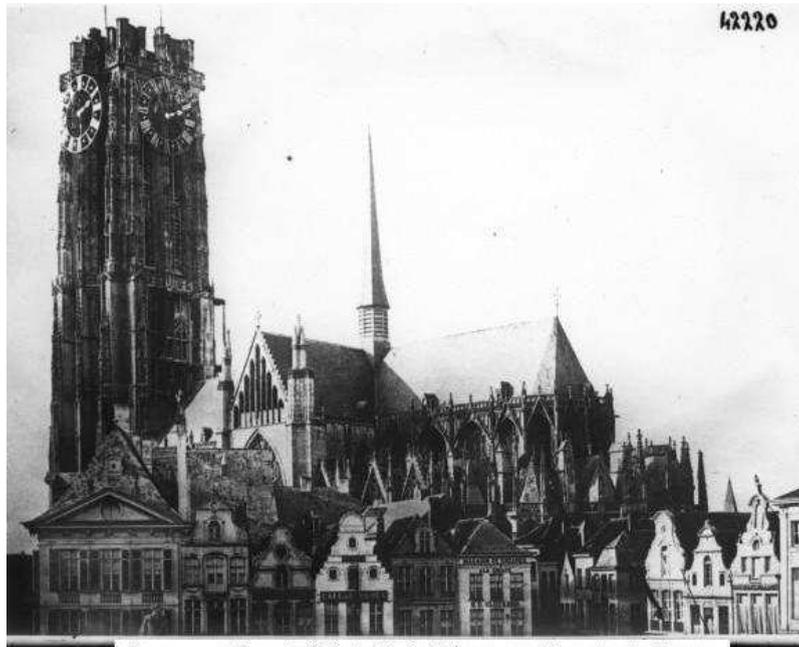
Mais ce n'est là encore rien. Après le village de Sempst (Zemst), détruit comme Eppegem, nous arrivons à Malines (Mechelen).

Nous entrons dans la jolie et placide ville de l'archevêché, si souvent visitée en des temps meilleurs, par des rues muettes et désertes, dont les maisons ouvraient leurs portes et fenêtres comme de grandes bouches qui tenteraient en vain de pousser un cri. Les vitres avaient éclaté en raison des vibrations du canon, les portes étaient défoncées à coups de crosses, les murs

zébrés de cicatrices par les salves des mitrailleuses, à moitié démantelés par les canons, noircis par les fumées des incendies.

Un peu plus loin, les décombres retirés des deux côtés de la rue ménageaient un étroit passage à l'automobile, que menaçaient les façades branlantes des maisons, sur le point de s'écrouler sur nous.

Mais notre douleur a frisé la stupéfaction lorsque nous avons atteint le centre de la ville. La cathédrale était encore debout, mais dans quel état ! La toiture en était criblée de trous ; les murs avaient été perforés de part en part par d'énormes projectiles ; la tour présentait une brèche lamentable, une blessure mortelle semblait-il ; les magnifiques vitraux en couleurs avaient été pulvérisés et, dans les hautes ogives, il ne restait que les armatures métalliques qui, jadis, soutenaient ces splendides tableaux de lumière ...



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Comme par dérision, un obus avait enfoncé, au centre de la cathédrale, la tombe d'un ancien noble, l'ensevelissant ainsi deux fois ... L'intérieur de la cathédrale était une désolation : la pénombre mystique d'autrefois, tamisée par les vitraux multicolores, avait fait place à une clarté crue et froide, qui s'engouffrait comme un torrent par la toiture effondrée et brûlée, par

les grandes baies ouvertes, par les trous difformes des grenades ... Tout semblait poussiéreux, misérable, mort, et la magnifique chaire en bois sculpté ressemblait à un grotesque engin de foire.

Des Allemands montaient la garde à la porte et des groupes de soldats traversaient ses nefes sonores avec de grands bruits de bottes et cliquetis d'armes ; plusieurs ouvriers s'affairaient à une réparation urgente, afin d'éviter de possibles effondrements ; l'un ou l'autre voisin, curieux, pointait craintivement la tête, suivant nos pas, mais sans oser pénétrer dans ce vaste temple, qui semblait encore plus grand, ainsi démantibulé.

Nous sommes partis ... Le spectacle qui nous attendait était plus sinistre encore. Le très ancien Hôtel de Ville, joyau de l'art gothique du 12<sup>ème</sup> siècle, transformé en musée communal, laissait transparaître de larges blessures sur son vieux frontispice historié, sur ses tourelles, sur ses murs latéraux. Plus loin, le centre

de la ville, qui avait tellement de caractère avec ses façades de style flamand en forme d'escalier mais qui avaient disparu, n'était littéralement plus qu'un amas de décombres dont émergeaient quelques murs et l'une ou l'autre maison éventrée, aux étages superposés et béants de laquelle tous les regards voyaient des meubles, des tentures, des lits et des berceaux, des jouets d'enfants et des outils de travail. Le mannequin couvert de toile rouge d'une modiste ressemblait à un cadavre baigné de sang ...

On ne reconnaissait les quartiers centraux que par l'un ou l'autre indice : une façade encore debout, une enseigne tombée, un écriteau à moitié brûlé. Le frontispice Renaissance de l'église désaffectée de Saint Nicolas, convertie en hôtel de ventes (enchères publiques), indiquait seulement l'endroit de l'archaïque place, si particulière. La malheureuse Malines avait été bombardée à plusieurs reprises et il ne restait d'elle rien de véritablement

caractéristique si ce n'est le carrillon, aujourd'hui muet. Dans ses rues, on ne rencontrait que quelques passants, revenant après la fuite et cherchant leurs maisons au milieu des décombres ...

Nous avons laissée derrière nous cette désolation et avons progressé entre des ruines, des montagnes de gravats, des pierres calcinées, non sans devoir exhiber sans trêve les passeports, examinés avec des yeux inquisiteurs par les soldats allemands, tous de l'infanterie de marine. Le seul commentaire monotone qui nous échappait était : "*Quelle horreur ! Quelle horreur !*", et pourtant nous étions arrivés trop tard pour trouver ces ruines parsemées de cadavres déchiquetés. Nous ne voyions plus que la matérialité extérieure de cette catastrophe provoquée par la main et, malheureusement, l'intelligence de l'homme.

Nous avons traversé ensuite le village de Waelhem (Walem), sans nous arrêter. Il était également détruit : même les gracieux petits bois environnants avaient

disparu, ainsi que les chaumières et les fermes des alentours, rasées afin de dégager le champ de tir du fort. Seule une "*villa*" de style allemand – du même style que le pavillon de l'Allemagne lors de l'exposition de Bruxelles de 1910 (**N.d.T.**), sauf que le toit de celle-là est de chaume – restait debout, saine et sauve, comme un sarcasme et un défi.

Le fort de Waelhem se détachait comme une excroissance sablonneuse du terrain, tirant sur le jaune au loin, le drapeau prussien flottant au vent sur une de ses coupoles. Nous n'avons pas pu nous en approcher parce que les gardes l'empêchaient. Tout le pourtour immédiat était couvert d'épais labyrinthes de fil de fer barbelé, de pieux aigus plantés dans le sol pour empêcher le passage de la cavalerie, de fossés, de tranchées, d'abris. A une certaine distance, l'eau de l'inondation brillait comme un miroir trouble sous la lumière cendrée du ciel. Une large bande de terre de

labour était littéralement labourée par les canons du fort, sur une surface de plusieurs hectares, avec des sillons circulaires de plus d'un mètre de profondeur, au point que l'on aurait dit une carte en relief de la lune.

Je ne m'attarde pas sur le village lui-même : il était rasé, sans un seul être vivant. Il est aussi vrai qu'il n'aurait pu y trouver un endroit où se réfugier ... Nombre de maisons s'étaient effondrées dans leurs propres caves, peut-être en y ensevelissant leurs malheureux habitants, car tous ont cherché asile dans les souterrains.

Waarloos, un peu plus loin, était également détruit. En revanche, Kontich et Vieux-Dieu (Oude-God), dans les environs immédiats d'Anvers, n'avaient pas souffert du tout.

Entrer à Anvers équivalait à entrer dans un cimetière où n'auraient dormi que des morts déjà oubliés. Ses rues, toujours remplies d'une foule affairée, traversées vertigineusement par des charrettes, des automobiles, des

convois et des trams, étaient un désert, que n'animaient dramatiquement que, de temps en temps, des groupes d'officiers ou des patrouilles de soldats allemands. Les portes de la gare étaient autant d'autres tranchées et, entre les sacs de sable, pointait une mitrailleuse noire, menaçant les rues. Les animaux du jardin zoologique avaient été tués de crainte que, s'échappant lors du bombardement, ils aggravent la catastrophe, et le zoo était transformé en hôpital de la Croix Rouge. Dans le port, les bateaux à vapeur et les voiliers amarrés ressemblaient à des cadavres flottants, les quais étaient bourrés de charrettes abandonnées, les voies ferrées remplies de wagons et il n'y avait personne, nulle part.

La majorité des maisons de commerce, tant dans le centre que dans les faubourgs, étaient fermées et, dans les habitations familiales, on ne voyait pas âme qui vive. C'est que quasi la totalité de la population avait fui, une partie avant le bombardement, le reste lorsque les premiers obus

commencèrent à faire des ravages, tombèrent sur le palais de justice, incendièrent des pâtés de maisons entiers et semèrent encore plus la panique que la mort. Rien qu'en Hollande, le nombre de réfugiés provenant du nord de la Belgique, est estimé par les uns à six ou sept cents mille, par d'autres à près d'un million. Un ami médecin, à qui je suis allé rendre visite à Anvers, m'a reçu sur le pas de sa porte, nerveux, s'excusant :

- *Je suis en train de soigner un blessé, sans assistante, sans infirmière. Mes domestiques sont partis et je n'ai personne pour les remplacer. Je dois moi-même nettoyer et ranger la maison, nourrir les animaux, ouvrir la porte. C'est une vie infernale ! Et cela perdure, perdure. Vraiment, je ne sais plus où donner de la tête avec ma clientèle, mes obligations, ma maison ... Excusez-moi, cher ami, car vous ne pouvez pas m'aider à plâtrer le patient qui, le bras en compote, me réclame à corps et à cris ...*

Victimes, de l'une ou l'autre façon, de la prise d'Anvers,

dont le bombardement a commencé dans la soirée du 7 octobre et a duré trente-six heures, c'est-à-dire jusqu'au matin du 9 ! Les forces belges s'étaient retirées de la place en bon ordre et la cité avait été laissée sans défense.

Etant donné que la population avait fui, rares furent les drames personnels mais un destin fatal voulut que, au nombre des victimes, figurât le chancelier de notre consulat, J. Lemaire, dans les circonstances que j'ai eu l'occasion de raconter (**N.d.T.**). L'armée retirée et les forts restants étant incapables de s'opposer à l'attaque des ennemis, il était inutile de laisser détruire complètement la ville ; c'est ainsi que, à défaut d'autres fonctionnaires – car même les conseillers communaux avaient fui le bombardement –, le bourgmestre De Vos, accompagné par notre consul général, monsieur Augusto Belín Sarmiento, et par les consuls généraux des Etats-Unis et d'Espagne, partit en automobile, se dirigeant vers les lignes allemandes, le 9 octobre au matin, sous les obus qui traversaient le ciel dans toutes les

directions. Il lui fut difficile de se faire comprendre par le haut gradé, un général, à ce que je crois (**N.d.T.** : von Beseler), qui les reçut, car aucun des parlementaires ne parlait l'allemand et le chef en question ignorait le français. Malgré tout, le bombardement cessa, ce qui importait, et les Allemands entrèrent dans Anvers, déserte, le jour même.

Afin de prévenir toute possible surprise, les Allemands envoyèrent en avant-garde une douzaine de grands omnibus automobiles chargés de soldats, qui entrèrent par la Porte de Malines. Plus tard suivirent quelques contingents d'importance mais le gros des forces n'y entra que le lendemain. Le général von Schutz, gouverneur militaire d'Anvers, et l'amiral Ludwig von Schröder, entourés par leurs états-majors, passèrent en revue sur la place du Meir, devant le palais royal, les soixante mille hommes, dont le défilé dura cinq heures. Chaque régiment était précédé par son orchestre. Après l'artillerie de campagne et les mitrailleuses, défilèrent : d'abord, la cavalerie, les cuirassiers

avec leurs casques et cuirasses en acier, les hussards, les uhlans avec leurs longues lances ornées du fanion prussien ; ensuite, les compagnies de débarquement, les fusilliers marins ; et, en dernier lieu, l'infanterie bavaroise, avec son uniforme bleu foncé, l'infanterie saxonne, avec son uniforme bleu ciel, les Autrichiens, avec leur uniforme gris argenté.

L'occupation allemande était complète.

Cette douloureuse reddition était inévitable. La guerre actuelle avait démontré l'inefficacité des forteresses pour résister à la grosse artillerie moderne. Dès que l'ennemi parvient à mettre ses canons en position, le fort, apparemment le plus inexpugnable, est réduit en poussière et il n'y a pas de coupole en acier, si bien trempé fût-il, qui n'explose comme une grenade sous les projectiles de 42. C'est ce qui est arrivé avec les fortifications d'Anvers, dont le siège a duré à peine douze jours (à partir du 25 septembre), en l'occurrence le temps que les Allemands ont mis à installer sur des plateformes de ciment leurs formidables pièces.

Le seul moyen pour défendre la place consistait à empêcher l'installation des canons en procédant à de continuelles attaques de l'armée de campagne ; mais ces dernières n'eurent pas lieu ou n'eurent pas l'efficacité voulue. Tombèrent successivement : d'abord le fort de Waelhem (Walem), ensuite celui de Wavre-Sainte-Catherine (Sint-Katelijne-Waver), et enfin celui de Lierre :

ainsi ouverte la large brèche, tellement grande que sa partie

centrale était complètement à l'abri du feu des forts restants, cela permettait aux pièces allemandes de bombarder en toute impunité la ville elle-même, comme elles le firent durant trente-six heures mortelles, une éternité pour le peu d'habitants qui restaient à Anvers. Le tir contre les forts était extraordinairement précis, bien que les grosses pièces allemandes fussent installées à douze kilomètres de distance. Les Allemands connaissaient ces ouvrages dans tous leurs détails, ils possédaient des plans de la région au millième, dressés par leur propre état-major, et l'on assure même que, sur les sites adéquats pour installer leurs effroyables batteries, les plates-formes en ciment nécessaires pour soutenir les canons – qui, autrement, à chaque tir, se seraient davantage enfoncées dans le sol –, étaient construites depuis longtemps.

Ils connaissaient tellement bien le terrain que le premier tir contre le fort de Lierre tomba seulement cent mètres au-delà de la coupole principale, le deuxième quinze ou vingt mètres devant elle et le troisième la frappa de plein

fouet, la mettant instantanément hors de combat. Le projectile – d'après les informations de notre attaché militaire, le colonel Bravo, qui a eu l'occasion de mesurer ses effets – a traversé un terre-plein en terre battue de sept mètres, une grosse ceinture en ciment de deux mètres d'épaisseur, et le blindage en acier trempé, de 45 centimètres. Il a explosé à l'intérieur de la coupole, mettant l'artillerie hors service, et il a encore eu la puissance, avec un de ses éclats, pour faire sauter un fragment de la coupole du côté opposé à celui où il est entré. Ce dernier élément – dit notre colonel – c'est l'officier allemand qui nous accompagnait qui l'a affirmé ; mais il me semble qu'il doit s'agir d'un autre projectile. La première partie de ses ravages est, en effet, déjà suffisante pour démontrer que rien ne peut résister à un tel impact.

Le tir était ajusté depuis plusieurs postes d'observation, l'un d'eux installé sur la tour de la

cathédrale de Malines, les autres consistant en ballons captifs et aéroplanes. Comme je l'ai déjà dit, le seul espoir de salut aurait consisté en escarmouches et attaques capables d'empêcher l'installation des pièces. Mais à ce que l'on voit sur le champ de bataille, les combats d'infanterie ont été peu fréquents et fort peu importants, car il n'y a de trace d'eux ni dans les tranchées ni sur le terrain.

Pour en revenir à Anvers, j'ajouterai que les zeppelins y ont fait peu de dégâts, tout comme les aéroplanes. Selon les impressions recueillies à ce jour, il semble que les appareils aériens – ballons, aéroplanes et dirigeables – n'ont pas rendu les services que l'on attendait d'eux, à part l'observation des lignes ennemies ; comme moyens d'attaque, ce qu'ils ont réalisé est relativement insignifiant. Nous verrons plus tard, quand les états-majors pourront parler ...

Après le déjeuner – le pain, soit dit en passant, est

aussi rare qu'à Bruxelles et, ce qui est pire, nous n'avions pas d'eau potable, car les Allemands avaient coupé les conduites d'approvisionnement afin d'empêcher que l'on n'éteigne les incendies engendrés par leurs obus et accélérer ainsi la reddition de la place –, après le déjeuner, disais-je, nous avons à nouveau parcouru la ville déserte pour voir les ruines, dont je ne ferai pas l'énumération. Les Anversois croient, bien sûr, que les dégâts sont formidables mais, pour nous, qui venions de contempler les décombres de Waelhem, de Malines, ce n'était qu'une égratignure insignifiante. Une égratignure qui coûte pourtant des millions.

En poursuivant notre douloureux pèlerinage, nous sommes passés rapidement par Hoboken, Wilrijk et Vieux-Dieu (Oude-God), qui n'avaient pas souffert du tout. De nombreux paysans, poussant leurs charrettes ou pressant leurs petites vaches, semblaient regagner leur foyer. A deux reprises, nous avons rencontré des

vieillards valétudinaires, l'un vénérable, l'autre paralytique, transportés dans des sortes de chaises à porteurs par leurs fils ou petits-fils ...

Un peu plus loin, Boechout était détruit et Lierre totalement rasé. On peut dire que Lierre ne dépasse pas de deux mètres du sol, qu'elle n'est plus qu'un amas de décombres, car les rares façades branlantes qui en émergent s'écrouleront inévitablement au premier coup de vent un peu fort, parachevant ainsi le nivellement allemand, l'oeuvre destructrice la plus parfaite, connue du savoir humain. Le tremblement de terre est moins implacable car il épargne habituellement, si pas les grands monuments, les humbles chaumières. Heureusement, la jolie et très ancienne tour de l'Hôtel de Ville de Lierre est indemne, par miracle ...

La rivière était parsemée de restes des ponts de barques construits par les Allemands et, dans ses eaux, on distinguait des embarcations coulées à pic, des

cadavres flottants de chevaux, des résidus de toutes sortes. Nous l'avons franchie sur un pont en bois, improvisé par les ingénieurs allemands afin de remplacer le pont en moellons qu'ont fait sauter les défenseurs de la ville. Nous avons évolué longtemps, lentement, entre des décombres et des murs noirs, plus lamentables, plus oppressants que jamais. Parmi la pierraille, on entrevoyait de temps à autres des uniformes belges, abandonnés par les gardes civiques qui, avant de fuir, se déguisaient en particuliers, car les Allemands menaçaient de les traiter comme des francs-tireurs, ne reconnaissant pas leur belligérance, et de les soumettre à la loi de la guerre qui, dans ce cas, équivalait à être fusillés.

Une brave Flamande s'est approchée, une burette à la main, afin de nous demander un peu d'essence, probablement pour sa lampe. Nous en avons à peine assez pour le voyage mais, en lieu et place, nous lui avons offert quelques pièces de monnaie qu'elle a refusées fièrement et

poliment. Où habitait-elle ? Dans quel recoin oublié par la catastrophe passait-elle sa vie de misère, sans vivres, sans abri ? Qu'allait-il advenir d'elle ? ...

Et, comme tant d'autres visions d'épouvante, ont défilé sous nos yeux les restes informes de Koningshooikt, de Heyst-op-den-Berg, de Booischot, de Begijnendijk, de Aarschot, théâtres de batailles, de bombardements, d'incendies, de pillages, de massacres. Comment les décrire ? Comment varier la monotone répétition des mêmes mots : ruines, décombres, amas de ruines, foisonnement de décombres ? ...

Nos yeux épouvantés ont bénéficié d'un répit pendant que nous passions par les hameaux de Gelrode, Wijgmaal et Wilsele, qui n'ont pas souffert du tout. Auparavant, nous avons vu l'un ou l'autre paysan flamand, insensible et probablement opiniâtre, héroïque et peut-être clairvoyant, labourant son champ pour les nouvelles récoltes ... Et le paysage est le doux, le changeant

paysage de Belgique, qui caresse les yeux ...

Un peu plus loin, nous avons été arrêtés à tout bout de champ pour nous demander nos passeports ; les sentinelles allemandes se montraient d'une extraordinaire sévérité, comme si elles craignaient une attaque. C'est que nous étions aux portes de Louvain (Leuven)... ou, plutôt, de ce qui avait été Louvain.

Tout l'intéressant quartier central de la vieille ville avait disparu ou peu s'en faut, détruit par le canon, le bombardement, l'incendie, et au milieu des maisons rasées qui le formaient, en guise de piédestal, un monticule de ruines se dressait, intact, sans une égratignure – comme pour démontrer que ce désastre avait été non seulement volontaire, mais intelligemment orchestré –, le splendide Hôtel de Ville, récemment restauré, avec un aspect de joyau neuf, libéré pour la première fois de ses échafaudages depuis très longtemps, triomphant avec son peuple de statues, en face de la vieille cathédrale Saint-Pierre, presque

totalemment éboulée,



près de la bibliothèque de l'université, brûlée avec tous ses trésors imprimés et manuscrits, et dominant la ville rayée de la carte.



Nous n'avions jamais vu l'Hôtel de Ville – sculpté de haut en bas comme un de ces reliquaires gothiques en forme de coffret, ciselés en argent, que l'on préserve religieusement dans les armoires des vieilles églises, ou enfermé non moins hermétiquement dans les vitrines des musées, sous la vigilance du gardien –, nous ne l'avions jamais vu, dis-je, dans toute sa splendeur, dans toute son intégrité, et sa beauté peut-être assez délicate et précieuse était une terrible antithèse, ainsi liée à la catastrophe ...

La vie reprenait entretemps à Louvain, à un rythme lent et douloureux. Les décombres étaient écartés des deux côtés pour ménager un passage dans ce qui fut des rues ; quelques ouvriers travaillaient avec acharnement à retirer des caves le charbon enterré, car le combustible se fait fort rare dans toute la Belgique, à cause de la paralysie des houillères et, plus encore, en raison du manque total de communications. D'innombrables sentinelles allemandes surveillaient les

entrées et sorties de ce labyrinthe de poutres à moitié brûlées, d'escaliers en fer tordus par le feu, de pans de mur écroulés d'une seule pièce, de pierres, de meubles détruits ... Quelques mendiants – fort peu – tendaient la main et demandaient l'aumône comme s'ils se lamentaient. La majeure partie des habitants, qui parcouraient les ruines ou se regroupaient dans les endroits dégagés, avaient les plus étranges vêtements composés d'éléments disparates, pris au hasard dans les affres de la fuite ; et dans la rue de la gare – fréquentée il y a peu par une foule joyeuse et tapageuse, composée dans sa majorité d'étudiants, et où ne manquaient pas les habits parisiens –, nous ne voyions que de lamentables ombres, couvertes presque de guenilles ... Et la lumière grisâtre de l'après-midi, toujours plus vague, ajoutait à toute cette tristesse une tristesse nouvelle et générale, comme si les cendres auxquelles Louvain a été réduite montaient jusqu'au ciel et que cela ternissait tout, portant dans chaque atome la clameur de la victime.

Et, avec une sensation d'angoisse, nous avons regagné Bruxelles, silencieux, comme Dante sortait pour contempler les étoiles afin de réagir contre l'horreur des enfers.

Quelques jours après ce pèlerinage aux ruines les plus proches de Bruxelles, j'ai réussi à partir en Hollande (**N.d.T.**), dans le but de me mettre enfin en contact avec *La Nación*.

Depuis les environs immédiats de ce qui fut Visé, sur la frontière hollandaise, en passant par Liège, dont les alentours ont été dévastés, mes yeux ont vu beaucoup d'autres scènes d'horreur. Mais je n'ai plus le courage de les évoquer maintenant. Je ne parviens qu'à répéter que la Belgique est un immense champ de ruines, de désolation, et que jamais, jamais, elle ne redeviendra ce qu'elle a été, même si on lui offre des compensations pour son héroïque sacrifice, quelque efforts que ses fils laborieux fournissent pour panser ses blessures.

Ce sera une autre Belgique, plus moderne, plus riche sans doute, mais elle ne sera plus celle que j'ai connue et aimée avant la brutale agression, avant le sauvage acharnement de ses *amis d'hier* (**N.d.T.**: l'arrivée des Prussiens fut décisive lors de la bataille de Waterloo en 1815 pour libérer les *Belges* des Français).

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; peregrinación a las ruinas (17)* » ; in LA NACION ; 04/12/1914.

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; peregrinación a las ruinas (18)* » ; in LA NACION ; 05/12/1914.

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; peregrinación a las ruinas (19)* » ; in

LA NACION ; 06/12/1914.

**Notes du traducteur (N.d.T.) :**

« *un ami (...) a obtenu une permission de l'autorité allemande, pour parcourir en automobile (...) la région comprise entre Bruxelles, Anvers et Louvain* » :

Il s'agit probablement de quelqu'un travaillant pour la **CRB**. Voir, e.a., dans le volume 1 des *mémoires* de **Brand Whitlock**, intitulées *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* (1919) :

chapitre **54**. (“*The C.N. and the C.R.B*”).

Roberto J. Payró a déjà parlé de Eppeghem, e. a., dans :

<http://idesetautres.be/upload/19141120%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Roberto J. Payró a déjà parlé de Malines (Mechelen), e. a., dans :

<http://idesetautres.be/upload/19141001%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Roberto J. Payró a déjà parlé d'Anvers, e. a., dans :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141010%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141017%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141115%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/191412H%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Roberto J. Payró a parlé de la mort à Anvers du chancelier Lemaire, dans « *Dos representantes argentinos muertos en la guerra* », in LA NACION ;

17/11/1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141007%20PAYRO%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA%20ANVERS.pdf>

Roberto J. Payró a déjà parlé de Louvain (Leuven), e. a., dans :

<http://idesetautres.be/upload/19140825%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19140826%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19140827%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19140829%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19140831%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>

« *Quelques jours après ce pèlerinage aux ruines les plus proches de Bruxelles, j'ai réussi à partir en Hollande* ».  
Voir :

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo. En Holanda (26-28)* » ; in LA NACION ; 28-30/12/1914.

[http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%2019\\_JOURNAL%20TEMOIN%2026\\_EN%20HOLLANDE\\_19141228.pdf](http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%2019_JOURNAL%20TEMOIN%2026_EN%20HOLLANDE_19141228.pdf)

### **Illustrations :**

Cathédrale Saint-Rombaut de Malines : photographie de presse Agence Rol

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b69316499>

Autres photographies (Malines, Louvain) extraites de **HANOTAUX**, Gabriel ; **Histoire illustrée de la guerre de 1914** ; Gounouilhou, 1915 ; Tome 6, Chapitre XVII, entre les pages 157 à 165.

<http://digicoll.library.wisc.edu/cgi-bin/History/History-idx?type=header&id=History.Hanotaux06>

*« pavillon de l'Allemagne lors de l'exposition de Bruxelles de 1910 » :*

<http://www.delcampe.be/items?language=F&catLists%5B0%5D=18659>

Source, également intéressante :

<http://warpress.cegesoma.be/fr>

Une autre source, **générale**, à découvrir :

<https://www.google.com/culturalinstitute/project/first-world-war>